

*À la Une du journal ce jeudi-là :*

## **Aref a été abattu**

Jeune Afghan de 22 ans, Aref était arrivé en Belgique en 2009. Demandeur d'asile. Le motif de sa demande? Dans son pays, celui qui refuse d'être enrôlé par les talibans risque la peine de mort. Le Commissariat Général aux Apatrides (CGRA) fit son enquête :

Aref racontait des sottises! Sa région d'origine devait être considérée comme sûre. Aucune raison d'accepter les demandes répétées du jeune Afghan.

Sans le droit de travailler ou de recevoir une aide sociale, comment vivre? La misère, bien sûr. C'est ce qu'a connu Aref, quelque part près de la gare du Nord, à Bruxelles.

Et puis, en 2013, il a accepté un retour « volontaire ». Avait-il le choix?

Aref est rentré dans son pays, où il a été abattu.

Au moins peut-on espérer qu'il est mort dans une région... sûre.



# *Vivaldi*

LES PAUMES DE PARWAIS sont abîmées. De plus en plus. Il a beau les laver puis les enduire d'huile, elles sont écorchées, rouges, et lui font mal. Parwais se pose toujours la même question : s'habituerait-il un jour à apprivoiser l'agressivité de l'aggloméré et des briques ? Ses mains s'habitueront-elles à la pierre et au ciment ? Le garçon n'y croit pas. Pourtant Michel lui promet que le métier de maçon finira par rentrer. Que les paumes finissent toujours par s'endurcir. Il n'a pas le choix : dans son école, on ap-

prend un métier et il lui en faut un s'il veut rester en Belgique.

— Moi aussi, à ton âge... On s'habitue, Parwais, tu verras. Il faut de la patience. Dans la vie, c'est important, la patience.

Parwais sait désormais qu'il devra s'habituer à tout. À tout ce que la vie voudra lui offrir. Toutes les blessures du cœur et des paumes sont préférables aux armes qui tuent, pense-t-il. A-t-il le droit de se plaindre? Au moins, il dort dans un lit et mange à sa faim. Même l'affection des autres ne lui manque pas vraiment. On est gentil avec lui, ici. Dans son quartier, dans la rue, dans cette maison où, peut-être, un jour il se sentira chez lui.

Un jour... Il y a si longtemps qu'il vit avec l'avenir parce que son passé est triste.

Bien sûr, le riz n'est pas préparé comme chez lui. La sauce ne sent pas les herbes de là-bas. On mange plus vite. Mais bon...

— Ça t'a plu?

Il sourit à Laure puis l'aide à débarrasser. Elle est gentille. Une maman pour lui. Une maman qui lui sourit toujours, comme si elle avait peur de le voir pleurer.

Comme toutes les mamans, elle est bien la seule à s'inquiéter des paumes écorchées

de Parwais. La seule qui lui explique pourquoi il n'a pas le choix des écoles :

— Je sais, Parwais, tu aurais voulu continuer à apprendre comme dans ton pays. Mais tu n'y es plus. Ce que tu as appris ne t'aidera pas ici. Et nous ne pouvons pas envisager pour toi des études plus longues. Notre avocat dit que tu dois pouvoir gagner ton pain très vite. Cela te permettra de travailler avec Michel. Tu pourras gagner ta vie. C'est important, de gagner sa vie.

Parwais sait que c'est important. Il a vu de trop près comme il est facile de la perdre, la vie !

Au journal télévisé, la secrétaire d'État à l'Asile est longuement interrogée par un journaliste. La caméra s'attarde sur des réfugiés qui occupent un bâtiment de Bruxelles. On parle d'une grève de la faim. La dame dit qu'elle ne cédera pas au chantage. Son regard n'exprime aucune compréhension. Laure a des larmes dans les yeux.

Heureusement, le journal est suivi d'une émission qui leur met un peu de baume au cœur. Ils ont tous les trois les yeux rivés sur l'écran. Un reportage sur Venise et les îles de la lagune. Pour Michel et Laure,

c'est leur voyage de noces qui refait surface. La cité des doges. Ils y ont connu des heures magiques. Ils reconnaissent tout : le Grand canal, le Rialto, les îles, les masques.

— C'était merveilleux, Michel. Tu te souviens ?

— Si je me souviens !

Le reportage est bercé par une musique qui les transporte, des violons qui chantent au rythme lent des gondoles. Laure a pris la main de Michel. Des larmes coulent à nouveau de ses yeux. Des larmes de bonheur.

Parvais aussi est fasciné. Depuis des années, la douceur l'aide à échapper à la violence de son pays, au crépitement des balles, aux cris, à la mort. À Venise, tout est beauté rassurante. Et cette musique lui glisse à lui aussi des larmes dans les yeux. Il veut sourire pourtant mais il lui semble que toute paix lui est interdite. Les rames des gondoliers fouillent l'eau comme des ailes de colombe et déchirent un peu ses souvenirs.

Ses souvenirs sont faits de hurlements, de courses dans la rue, de crépitements de mitraillettes. De soirs où la peur empêche de s'endormir. De matins où la peur voudrait qu'on reste encore un peu dans les rêves de la nuit.

Tout à coup, la caméra quitte les canaux et les façades. On pénètre dans le décor baroque d'un palais. On découvre un orchestre. Des violons, quelques violoncelles, une contrebasse, trois altos. Les archets ont remplacé les rames des gondoliers. Soudain, Parwais découvre un visage qu'il reconnaît.

— Mon maître ! C'est mon maître !

— Ton maître ?

— Le chef d'orchestre, là. Akram Sangari. C'était mon professeur de violon à Kaboul. Je le reconnais.

Les yeux de Parwais sont braqués sur le chef, qui dirige tout en maniant l'archet. Parwais voudrait crier, appeler son ancien professeur. Il se contient. Les larmes ruissellent sur ses joues.

— Mais que fait-il à Venise, Parwais ?

— Je ne sais pas. Un jour, il a quitté Kaboul, sans nous prévenir. Depuis, je n'ai jamais su ce qu'il était devenu. Enfin si, maintenant, je le sais. Vivaldi...

Parwais songe.

— Il nous parlait toujours de Vivaldi. Le prêtre roux. Je me souviens.

Les applaudissements crépitent dans la salle. Parwais ne peut se retenir de battre des mains.

Les rêves de Parwais sont peuplés d'archets et de gondoles. Vivaldi aurait-il le pouvoir de faire oublier les balles, les hurlements, les larmes de ses amis et de ses parents ? Est-il possible que la musique caresse doucement la boule dure qu'il a dans l'estomac ?

Malgré la gentillesse de ceux qui l'ont accueilli, malgré les sourires de ses camarades de classe et l'attention des maîtres, il se réveille souvent en hurlant, la nuit, le cœur cognant comme quand il courait dans les ruelles de sa ville, la bouche sèche. Cette nuit, les réveils sont doux et calmes. Le cœur poursuit son aventure tranquille. Tout est bien.

Au petit déjeuner, Laure et Michel ont leur visage des mauvais jours. Se seraient-ils disputés ? Cela arrive parfois. Pas souvent, pas longtemps. Parwais n'aime pas ça. Tous les nuages, depuis longtemps, lui font craindre des orages. Il a trop connu cela : les heures douces où on n'entend plus le son des armes. Puis une détonation, au loin. Puis plus près. Puis ici, tout autour, dans un désarroi dont on ne sort jamais indemne. Des cris, de la fumée, de la poussière. La mort.



Alors, à cause de ses souvenirs, les orages belges lui font redouter des typhons. C'est plus fort que lui. La psychologue de l'école dit que cela ne se résoudra pas en quelques semaines, ni même en quelques mois.

— Parle-lui, toi, dit Laure.

Elle regarde Michel avec des yeux inquiets. Michel ne répond pas. Parvais voit une feuille, posée près de la tasse de café, mal repliée à côté d'une enveloppe qu'on devine déchirée à la hâte.

— Eh bien, se décide Laure, voilà... C'est ta demande. Elle est refusée. Tu dois repartir.

— Repartir ?

— Il ne repartira pas, dit Michel.

Repartir. C'est ce qu'il craint le plus depuis qu'il est arrivé. Et les jours qui ont passé n'ont pas effacé son angoisse, ni les paroles qu'on lui prodigue à l'école pour le rassurer.

Un coup de fil à l'avocat ne fait que confirmer la lettre. Michel parle et questionne. Puis il conclut avant de raccrocher :

— D'accord, Maître, nous nous voyons tout à l'heure.

— Alors? demande Laure, de l'angoisse plein les yeux.

— Alors, il va faire l'impossible. Nous allons tenter une autre stratégie.

— Il y a de l'espoir?

— Il y a toujours de l'espoir, dit Michel, mais cette nouvelle action n'est pas suspensive.

— Pas suspensive? Cela veut dire quoi?

— Eh bien, qu'on peut... Qu'on peut expulser Parwais... à tout moment.

Michel hésite à en dire plus. Les mots sont trop durs pour Parwais, qui balbutie :

— M'expulser?

— Oui, Parwais, n'importe quand. Te renvoyer dans ton pays. Mais ne t'en fais pas. Nous sommes avec toi. Nous allons lutter. L'avocat dit qu'il va essayer autre chose.

Autre chose, toujours autre chose. Parwais n'y croit plus. À quoi peut-il croire? On l'a si souvent bercé d'espoir! Il a l'impression de lutter contre des blindés avec un couteau de cuisine.

Aujourd'hui, il n'ira pas à l'école. Michel et Laure préfèrent le garder à la maison. À trois, on se sent moins seul même si on n'échange guère que des soupirs et des morceaux de phrases qui ne veulent rien dire.